

LES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE¹

Mon propos sera hanté par la parole déjà oubliée d'une femme qui dans une première intervention, s'attachait à la structure du yiddish, et par celle d'un parleur qui dans une seconde attira l'attention sur la possibilité d'un rapport de Freud au yiddish dans la naissance de la psychanalyse. Pour ma part, comme le problème de savoir si un analysant possède une tête reste indécidable, je donne ma langue au chat à la question de Lacan concernant ce qui a lieu dans la tête d'un analysant passant à l'acte analytique. Demandons plutôt : Que se passe-t-il dans la gorge de Freud quand il invente la psychanalyse ? N'est-il pas à la place de cet oto-rhino qui, recevant une grand-maman (*bobe*), lui déclare : « *Open your mouth and say oy* ». Des spécialistes du microscope électronique ont découvert des ultra-fibrilles dans l'éponge en 1971. L'étude au microscope électronique des écrits préanalytiques de Freud réserve la même surprise. Freud refuse de les faire figurer dans le corpus de ses œuvres complètes. L'effacement de la trace du préanalytique permettrait ainsi l'inauguration du discours analytique. Le yiddish occupant la même place dans l'histoire de Freud que le préanalytique dans la formation de son discours, c'est en ce point que j'émet l'hypothèse que c'est de l'effacement de la trace du yiddish que surgirait le signifiant freudien. La conséquence en serait que les écrits préanalytiques sont structurés comme le yiddish, ou encore que le discours analytique s'inaugure par le yiddish. À travers la diversité de ses objets métaphoriques, le discours préanalytique de Freud est-il un discours sur la langue yiddish grâce à la distance du recours à l'allemand ? Le microscope électronique est la métaphore d'un changement de regard qui applique à Freud sa propre démarche. Si les écrits préanalytiques sont insignifiants pour Freud, c'est donc qu'ils

¹ En collaboration avec L. Ickowicz-Zolty et P. Ickowicz. Paru dans les *Lettres de l'École Freudienne de Paris*, Bulletin intérieur de l'École Freudienne de Paris, juin 1979, n° 25, vol. II, La transmission (II), p. 59-64.

sont signifiants. Dans un premier temps, il faut pratiquer l'interprétation, puis dans un second temps la construction du préanalytique.

Mon hypothèse ne signifie pas que j'assimile le discours analytique à la structure du yiddish. Si toutes les langues sont équivalentes par leur effet, il n'en demeure pas moins que pour Freud, c'est à l'intérieur de la langue allemande que son discours émerge. Sa position juive s'y soutient de l'ignorance de l'hébreu et du yiddish, qui le met à la fois à distance de la tradition juive et de la langue allemande, car l'ignorance par Freud du yiddish n'est pas un non-rapport à cette langue. C'est son non-usage qui permet à Freud, dans une rupture d'identification, de poser le rapport du sujet à la langue allemande, et donc à la langue tout court, et la possibilité d'une transmission dans chaque langue de celui-ci. Sans cette hypothèse, la naissance de la psychanalyse est un miracle grec.

Nous devons donc admettre l'existence d'un parcours hystérique de Freud dans les sciences de son temps, en particulier dans les écrits préanalytiques, qui devient visible avec le repérage de l'hystérique par un nom de servante. Sans un rapport au yiddish, cette langue qui, à son niveau inaugural, refuse d'être servante de l'idée de la langue, cette découverte eût-elle été possible ?

En suivant Freud, mot à mot, essayons de revivre et de saisir l'instant fugitif où la psychanalyse s'inaugure. Il y a des points de passage multiples, et non un passage unique. Essayons également de cerner le moment inaugural du yiddish, avant qu'il ne se constitue comme lien social, en ce moment où un parieur au bord du désespoir et de la mort fit vivre les mots autrement : ce furent les mots d'esprit. Et si chaque écrit préanalytique était structuré comme un mot d'esprit ?

Le premier travail de Freud est annoncé à Wilhelm Knöpfmayer dans une lettre du 6 août 1878 comme faisant partie de ses *Gesammelte Werke* incomplètes (*nicht meine sämtlichen*), car un par d'autres travaux se présentent à son esprit. Le corpus connu plus tard sous le nom de *Gesammelte Werke* additionne des travaux qui, à l'origine, se sont succédé du seul fait d'être produits.

Or la structure du yiddish permet une arithmétique qui tienne compte du sujet. À témoin, cette histoire où un vieillard lègue en héritage la moitié de son bien à son premier enfant, le tiers à son second, et le neuvième à son troisième, dans son testament. L'héritage consiste en 17 cuillers (*lefl* en yiddish) en argent. Tout le petit village réuni ne trouve pas de solution au problème du partage. C'est alors qu'un petit garçon se propose pour résoudre le problème. Chez un voisin, il emprunte une cuiller en argent ; si bien qu'avec une division des 18 cuillers qu'il a désormais, en 2, c'est-à-dire 9, puis en 3, c'est-à-dire 6, puis en 9, c'est-à-dire 2, il réussit à répartir les 17 cuillers,

comme prévu et finit par rendre la cuiller qu'il a empruntée. Rien ne se perd, rien ne se crée, mais tout se partage, et le yiddish donne à chacun une place, y compris à un interprète, place à laquelle Freud viendra s'infiltrer. C'est par l'intervention d'un en plus, du petit garçon, qu'une nouvelle arithmétique est possible. L'impossibilité pour le vieillard de transmettre un passé fait intervenir le désir d'un petit garçon qui permet la constitution d'un avenir.

Le yiddish comme langue en plus oblige la langue allemande à tenir compte du sujet qu'il appelle le *mensh*. Pourquoi ? La langue yiddish n'est bien sûr pas un sujet. Mais dans son mode de constitution, c'est-à-dire prendre l'écriture hébraïque et les mots allemands, elle rend possible l'émergence d'un sujet, son dégagement à partir de l'assujettissement à sa culture. Le yiddish est une tentative de sortie de la tradition juive et de la loi, avec les moyens du bord, afin qu'un sujet s'en dégage en parlant autrement. Pour ce faire, commencer par dire n'importe quoi est un bon moyen. Aussi la langue yiddish désigne-t-elle celui qui s'est dégagé, et qui assume cette position, un *mensh*. Mais elle signale aussitôt la rareté de son existence. Le *mensh* ou le sujet n'a pas un statut conféré en priorité par le yiddish, car pour le yiddish le *mensh* n'est pas nécessairement juif, ni psychanalyste.

L'impossibilité pour Freud de faire usage du yiddish l'oblige à revivre l'instant où le yiddish, se constituant comme langue en plus, permet l'émergence du sujet. Mais cette fois-ci ce n'est pas une langue qui se constitue, mais un discours, le discours analytique.

*

Le premier des deux travaux que Freud envoie à Wilhelm Knöpfmayer date du 15 mars 1877 et s'intitule « Observations de la conformation (*Gestaltung*) et de la structure fine (*feineren Bau*) de l'organe lobé (*Lappenorgan*) de l'anguille (*des Aals*) décrit comme (*als*) testicule (*Hoden*) ».

Le signifiant *anguille* dans le titre en allemand, au génitif, *des Aals*, consonne avec *der Hals*, la gorge. Que se passe-t-il dans la gorge de Freud ? Sur quelle langue, quel organe lobé nous ouvre-t-elle ? À poser l'anguille comme un signifiant, l'interrogation de Freud sur la différence des sexes de celle-ci va prendre une curieuse tournure.

Freud conteste Syrsky pour qui un certain organe lobé à la place des ovaires constitue les testicules des anguilles, car il n'a été fourni aucune preuve de la présence de spermatozoïdes et qu'aucun examen histologique n'est intervenu. Freud conclut à l'indécidabilité du problème contre Syrsky dont il refuse de transmettre la position dans la science, par une rupture de style.

Là où Syrsky écrit de longues phrases, Freud en écrit de courtes, comme s'il ponctuait son discours par des interprétations, comme il le

fait dans ses traductions, dont celles de J. Stuart Mill, datent de la même période, de 1879. Si un organe ne peut être le support décisif du sexe mâle des anguilles, c'est peut-être parce que le signifiant par lequel on le désigne est celui de l'organe de la parole, *Hals*, la gorge. Et si la langue qui pend de cette gorge parle yiddish, il faut savoir que celui-ci change le genre des mots de la langue allemande à son niveau inaugural : le masculin peut devenir féminin et inversement. Un nouveau savoir sur la différence des sexes se produit, comme s'il était une réponse à une question hystérique ; Freud retrouve ce moment, sans produire de nouveau savoir, comme dans les histoires juives.

La grille du yiddish comme interprétation de la langue allemande soutient la pratique de Freud de la traduction et son écriture de physiologiste. Comment s'étonner dès lors que par un incessant travail de traducteur lié à une subversion du discours de la science, Freud finisse par aboutir à la découverte que dans l'hystérie, il y va de la traduction du psychique en somatique, et à celle du transfert, *Uebertragung*, traduction ou transmission en allemand ? Un transfert non analysé à la langue yiddish supporte la naissance de la psychanalyse.

Tout ce travail semble pencher vers l'hypothèse de la parthénogénèse des anguilles et à leur dimorphisme. Siebold que Freud cite en est un partisan ainsi que W. Busch dont Freud parle à Knöpfmacher dans sa lettre. Or à la vingtième lecture de *L'Introduction à la psychanalyse*, Freud considère que son premier travail fut fait sur le petromyzon, sous la direction de Brücke. Il oublie l'anguille. À Trieste, plus tard, lieu où il étudie les anguilles, Freud décide d'aller à Athènes. Le trouble de mémoire sur l'Acropole, près du Parthénon, n'est-il pas lié à l'oubli de l'anguille et de sa parthénogénèse ?

Un fantasme soutient la langue yiddish, celui de reproduire les signifiants sur le mode de la parthénogénèse, car elle est orpheline, incapable de faire dire à un sujet : mon père, ma mère. L'oubli de l'*Anguillidisch*, l'effacement de sa trace, hante tout le chemin de Freud jusqu'à l'Acropole. La transmission de la psychanalyse passe par l'oubli de *langue yiddish*. L'*Anguillidisch* ignore où sont les ancêtres morts. Entre un passé atroce et un avenir incertain, reste une possibilité, celle de s'ouvrir sur l'inconscient où le temps n'existe plus.

L'anguille, c'est aussi *als*, qui veut dire « comme » en allemand. C'est le signe de la métaphore. Et c'est pourtant dans son déplacement dans le texte de Freud, dans sa métonymie, qu'elle se donne. Freud cherchait ce que Schmidt découvrit en 1922. Les anguilles pour se reproduire doivent retourner là où elles naquirent, dans la mer des Sargasses où elles meurent peu après la copulation.

*

Ainsi Freud, tel une anguille perdue et errante, fit-il demi-tour vers le lieu de sa naissance, sa langue maternelle, le yiddish, lui-même or-

phelin, au cœur d'une interrogation sur la différence des sexes des anguilles, dans un rendez-vous avec la mort. Dans le second travail intitulé « L'origine (*Ursprung*) des racines nerveuses postérieures (*Nervenwurzeln*) dans la moelle épinière de l'ammocoetes (*Petromyzon Planeri*) » de 1877, la gorge que nous avons rencontrée avec l'anguille, comme simple signifiant, nous la trouvons figurée à la fin de son article. Les schémas représentent autre chose, mais ils apparaissent comme une gorge ouverte où pendrait une langue, sans aucune équivoque possible. Cette fois-ci, Freud découvre un fil, sous la direction de Brücke, qui permet le passage : « [...] des cellules postérieures possèdent des appendices qui quittent la moelle épinière comme fibres de racines postérieures », écrit-il. Comme une anguille, Freud va suivre ce fil qui le relie à la mer des Sargasses.

En 1878, c'est ce qu'il fait dans son troisième travail, « Des ganglions spinaux et de la moelle épinière du petromyzon ». Un point de passage existe donc entre l'anguille et le petromyzon bien qu'ils ne soient pas au même stade de l'évolution animale. Le petromyzon est très archaïque, sans mâchoire inférieure, à la limite des vertébrés et des invertébrés. Freud vole la frontière des règnes animaux, de même que le yiddish le fait et le dit, *ganvenen die grenets*, entre les langues. Le yiddish, langue sans frontières, est perméable comme une éponge aux signifiants qu'il laisse traverser. Il pose la question de la frontière comme signifiant et non comme territoire. Si l'anguille fonctionne dans le petromyzon, c'est que Freud est lamarckien. De là à l'hypothèse d'un inconscient qui conserverait les traces mnésiques, il n'y a qu'un pas. C'est un autre point de passage. Freud se demande si la structure (*Bau*) du petromyzon peut être transférée aux vertébrés supérieurs. Le transfert de la structure d'un invertébré archaïque à celui du vertébré le plus supérieur, comme l'homme, est possible pour Freud. Moralité : le petromyzon est un *mensh*, car Freud vole par son discours la frontière entre les espèces introduite par l'histoire naturelle.

Pour faire cette découverte, Freud a utilisé une coloration particulière, comprenant dans un mélange de l'or (*Goldchlorid*), afin de distinguer les éléments nerveux des autres.

Le signifiant *Ohr*, en allemand, *oyer* en yiddish, veut dire « oreille ».

L'oreille de Freud colore certains signifiants plus que d'autres. Et Freud cite Gustave Doré à Martha, lequel publia *Les travaux d'Hercule*. Son oreille interprète différemment certains sons de la langue allemande. Jusqu'à présent le parcours hystérique de Freud le fait passer des organes génitaux au système nerveux de deux animaux différents ; il vole donc aussi la frontière anatomique.

La méthode de coloration dont Freud s'est servi ne sera exposée qu'après coup en 1879, dans son quatrième travail, « Notice à propos

d'une méthode de préparation anatomique du système nerveux ». Le mélange que Freud utilise comprend de l'acide nitrique et de la glycérine. Quatre années auparavant, en 1875, Nobel faisait breveter les dynamites gélatines, qui sont particulièrement détonnantes et formées par 90 % de nitroglycérine. La machine infernale est en marche. Dans l'ultime détresse, le yiddish a lancé une bombe, en faisant vivre les mots autrement, que Freud va faire exploser.

L'exposition de sa méthode par Freud après l'avoir utilisée est une démarche à reculons, comme celle d'une écrevisse. De fait, son cinquième travail, daté du 15 décembre 1881, « La structure (*Bau*) des fibres nerveuses et des cellules nerveuses de l'écrevisse (*Fluss-krebs*) », met en place l'écrevisse, comme signe de sa démarche. *Krebs*, l'écrevisse en allemand, est aussi un signifiant qui veut dire le cancer. Le yiddish est un cancer de la langue allemande. Nous avons tous ce cancer qu'est la parole. Il ne s'agit plus seulement de dynamite, mais d'une démarche, celle de Freud mimant l'écrevisse qui va désormais s'étendre comme un cancer. C'est sa démarche de Krebs qui est dangereuse comme de la dynamite.

Or justement dans le travail suivant, « La structure des éléments du système nerveux », Freud étend son observation de fibrilles chez l'écrevisse à une théorie générale de la fibre.

Pour Freud, l'hypothèse de fibrilles isolées, conductrices et préformées dans la fibre, se réunissant lors du passage d'une excitation (*Erregung*), l'amène à la conclusion que l'équivalence morphologique a trouvé un corrélat physiologique.

La théorie de la corrélation freudienne se soutient d'une pratique de non-corrélation de signifiant à signifiant dans la traduction répétée dans le discours de la science. Freud refuse de traduire Fechner pour qui la conscience et les procès cérébraux sont des corrélats, comme les côtés concave et convexe d'une bouteille, dont l'observateur serait à l'intérieur.

Si le yiddish n'est pas équivalent à l'allemand, il pose néanmoins l'équivalence des signifiants utilisés pour traduire. Ici est donc possible l'émergence du discours analytique qui pose l'équivalence des langues entre elles. Notre étude se poursuivra en posant l'hypothèse que chaque travail d'Hercule-Freud a une structure de discours équivalente et en essayant de construire la corrélation du yiddish et du préanalytique.

Le sixième travail est daté par Freud dans sa bibliographie de 1882 alors qu'il fut publié en 1884, comme s'il n'était pas un écrit équivalent aux autres, mais justement cette excitation qui, réunissant les travaux-fibrilles, permet le lever de rideau sur l'inconscient.

*

Le préanalytique dont Freud détourne son regard, ce sont les dix plaies d'Égypte, du cancer à l'aphasie. De même que les plaies sommèrent de libérer un peuple, de même l'hystérique a sommé Freud de laisser advenir le discours sur ces plaies qui demeuraient en instance dans son discours de physiologiste.

Le préanalytique dont Freud détourne son regard, c'est la pulsion de mort qui le travaille en sourdine. Tel Jacob, Freud donne naissance à ses douze travaux, comme aux tribus d'Israël, un nœud dans la gorge. Il arrête à douze la liste de ses travaux dans sa bibliographie, avant la *Docentur*. Si des travaux d'Hercule précèdent la naissance de la psychanalyse, c'est que le Roi Salomon, auquel Freud a affaire de par son prénom, a peut-être raison de poser le verdict que « tout est vanité ». Faut-il pour autant renoncer à faire désespérément vivre les mots autrement ?

À cette question qui reste indécidable, Freud fit face avec la dernière énergie, en faisant vibrer ses cordes vocales autrement dans la langue allemande, rencontrant le pouvoir du signifiant. De ce pouvoir il fit une institution. Nous en connaissons le destin. Un destin si funeste est-il fatal ? Une analyse du pouvoir dans une institution analytique, vécue comme maternelle, peut-elle lever cette fatalité sans faire référence à la langue maternelle de Freud, et non pas seulement à une mère abstraite ? L'institution de la passe y suffit-elle ?

« *Oy voy !* »². On peut s'arrêter à cet intransmissible, verser une larme dans l'océan, hurler dans le désert, mais on peut aussi s'ouvrir à une écoute de l'inaudible comme ce poète :

*S'iz shtil gevezn. Dokh hob ikh
derhert vi emetser iz shtil arumgegangen.*

« Il faisait silence et pourtant j'ai entendu quelqu'un marcher en silence. »